



HAL
open science

Scrambling peut-elle être française ?

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

Mitsou Ronat. Scrambling peut-elle être française ?. Cahiers de Poétique Comparée, 1975, 6 (2), pp.47-92. <halshs-03939183v2>

HAL Id: halshs-03939183

<https://shs.hal.science/halshs-03939183v2>

Submitted on 10 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ETALAB - Open licence

SOMMAIRE DU N° 6

Vol.2 Automne 1975

LE ROMAN D'ALEXANDRE

(1ère Partie)

P. 1 - Jacques ROUBAUD

Présentation et bibliographie brève

P. 11 - Mitsou RONAT (C.N.R.S.)

Métrico-Phono-Syntaxe : Le Vers

Français Alexandrin

P. 47 - Mitsou RONAT

Scrambling peut-elle être française ?

Cet article est le complément relativement indépendant du texte précédent qui traite du rôle métrico-phono-syntaxique de l'inversion des PP dans l'alexandrin de la poésie classique française. L'inversion (désormais : la métaposition) est abordée ici dans son aspect plus strictement syntaxique, et dans son rapport à l'histoire de la langue. Il m'a paru amusant de personnifier l'alternative linguistique en les personnes de Pierre de Ronsard et de Philibert Bugnyon, le premier étant aussi connu que le second est inconnu, dans la mesure où ces poètes ont défendu deux positions contradictoires dans les termes de l'alternative que je pose : les inversions de la poésie française sont-elles soumises à une règle "latine" comme SCRAMBLING ou à une règle différente et autonome ?

La plupart des stylisticiens s'accordent à dire que le français est une langue à ordre fixe, contrairement au latin ; ils remarquent également que la poésie permet des constructions impossibles en prose. Cette "liberté" syntaxique compenserait les contraintes de la versification. Certains voient dans les métapositions une réminiscence de la "liberté latine".¹

J'ai montré dans le texte précédent que les métapositions ne sont ni des licences poétiques, ni des moyens expressifs², mais des contributions fondamentales à la métricité et au rythme du vers. Les métapositions sont des renforcements métriques ; mieux : elles ne peuvent

être que des renforcements métriques, toute autre occurrence était interdite. Dans cet article, je vais étudier la "liberté" dont jouissent les métapositions dans la phrase, sans prendre en considération, du moins momentanément, les contraintes métriques.

Nous verrons que cette liberté est assez limitée et que la règle de métaposition est formellement très différente de celles que l'on suppose à l'oeuvre dans une langue à ordre "libre" comme le latin.

La littérature linguistique nous offre un formalisme pour traiter ces questions, et elle permet de formuler une alternative. Pour rendre compte de la syntaxe de vers comme:

- (1) Des vertus d'un rival en vain l'âme est frappée
(Corneille)
- (2) Le corps qui dans la vie en ses grandeurs se plonge
(Sponde)
- (3) Des périls de l'amour le péril le plus grave
(Sponde)

doit-on proposer une règle telle que SCRAMBLING³, que Ross (1967) a proposée pour le latin, et qui a pour effet d'in-
tervertir les constituants et les éléments lexicaux, ou doit-on proposer une transformation de mouvement qui dé-
place un syntagme et l'attache à un autre syntagme (La métaposition ?)

La littérature française a connu des écoles qui ont polémique dans les termes de la précédente alternative. Un certain nombre de documents m'ont fait penser que la

syntaxe de la poésie avait fait l'objet au 16^e siècle d'une bataille dans laquelle un certain PIERRE (de RONSARD), chef du groupe La Pléiade, avait vaincu un certain PHILIBERT (BUGNYON), membre de "l'école lyonnaise", dont le plus grand poète était MAURICE (SCEVE)⁴. Cette bataille opposait l'idée que la poésie en France devait être écrite en langue française - langue défendue par La Pléiade, et illustrée, enrichie par ses poètes - à l'idée que la langue latine était supérieure, ou devait dicter ses lois à la langue française. Certes, les faits et les oeuvres poétiques de l'époque sont beaucoup plus complexes que ne le ferait croire cette opposition : les commentateurs mettent en valeur les influences latines (et grecques) dans les oeuvres de La Pléiade, et la défense de la langue française dans les poèmes de l'Ecole Lyonnaise.

On connaît les tentatives de Baïf et de Jodelle qui, membres de La Pléiade, essayèrent sans succès d'imposer à la langue française un mètre quantitatif sur le modèle latin. Mais justement, dirons-nous, il s'agissait d'une contrainte de versification transposée pour la langue française, et non d'une attaque visant la syntaxe même de la langue.

Philibert Bugnyon publiait en 1557 les Erostames de Phidie et de Gélasine, ensemble de sonnets présentant des constructions syntaxiques dont la plus représentative est sans doute contenue dans les vers suivants :

...

- (4) Est de Pallas du chef ingénieur
Célestement, voulant Dieu, départie...

En 1572, dans la Préface de la Franciade, Ronsard se déclarait plus souple au sujet des contraintes interdisant l'enjambement et l'hiatus (auxquelles il adhérait dans sa "jeunesse") ; en revanche, il restait toujours aussi ferme dans sa défense de la langue française :

"Je supplie très humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'estre plus latineurs, ni grecaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère naturelle."

"Encore vaudroit-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un lexicon des viels mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à je ne scay quelle grammaire latine qui a passé son temps."

[... les poètes latins et les grecs n'ont pas imposé à leur langue les règles d'une autre langue : imitons-les sur ce point...]

"Tu ne transposeras jamais les parolles ny de ta prose ni de tes vers ; car notre langue ne le peut porter, non plus que le latin un solecisme. Il faut dire :

le roy alla coucher de Paris à Orleans
et non pas

A Orléans de Paris le roy coucher alla."

L'histoire de la littérature française a "donné raison" à Pierre contre Philibert. Dans cet article, je vais tenter d'expliquer les causes de cette victoire :

indépendamment des problèmes politiques posés à l'époque, et par la suite, ce serait en grande partie la langue elle-même qui soutiendrait la position de Pierre de Ronsard. Nous allons voir comment.

Tout d'abord, examinons le latin, et la règle SCRAMBLING de Ross. N'étant pas latiniste, je me limiterai à quelques remarques. SCRAMBLING met apparemment sur le même plan les différentes constructions de la prose et les constructions très disloquées que l'on peut trouver dans la poésie d'Horace ou de Virgile. Or, d'après les grammairiens latins, les différentes constructions n'avaient pas la même interprétation sémantique, puisque la mise à l'initiale par exemple produisait un effet de relief ou de contraste.⁵

Cela me fait penser à l'hypothèse très intéressante de Kiefer (1970) :

"Dans les langues à ordre libre, peut-on considérer un ordre particulier comme l'ordre de base ? Nous pouvons proposer la définition suivante pour l'ordre de base :

Un ordre de mot est considéré comme basique s'il peut tenir sans présupposition quant à ce qui devrait être considéré comme déjà connu."

qui prédirait qu'un locuteur latin "en situation" n'avait pas le choix qu'on croit : en effet, un changement de construction entraîne un changement de présupposition, ce qui est très important dans l'interprétation sémantique d'une phrase. En poésie, en revanche, il ne semble pas que les dislocations provoquent des changements sémantiques, contraste ou présupposition:

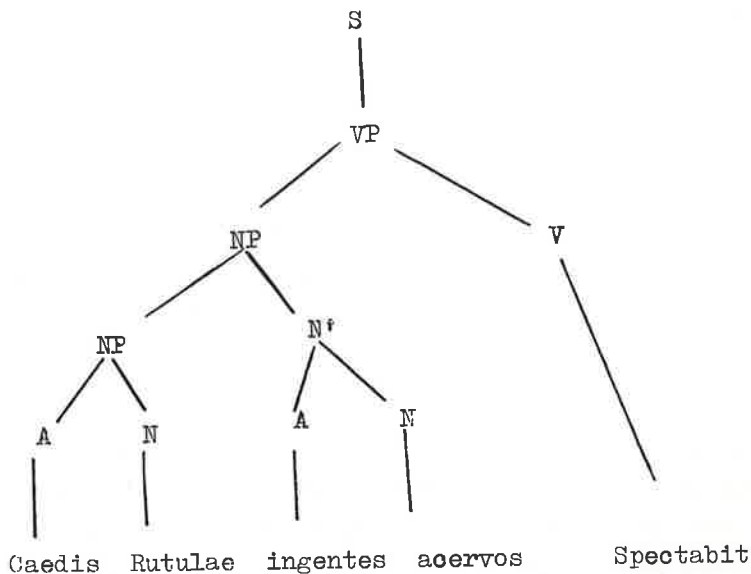
(5) Ingentes Rutulae spectabit caedis acervos
 (Virgile, Eneide).

(Il regardera les masses énormes des Rutules massacrés.
 trad. J.C. Milner).

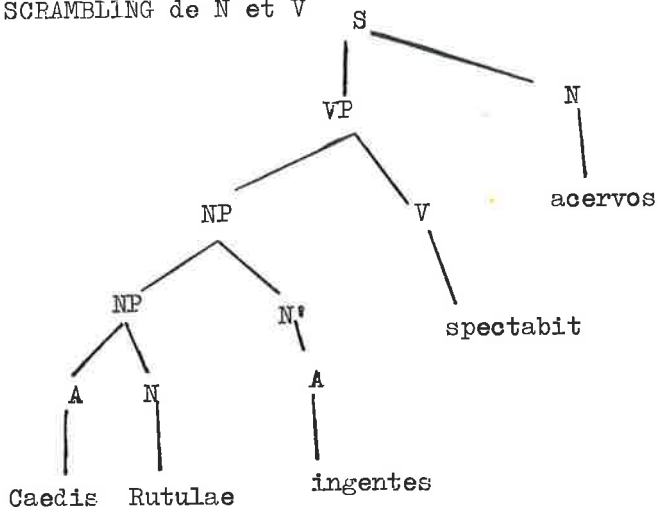
Il en est de même pour le français dans (1)-(3) : aucun élément sémantique ne s'ajoute à la fonction métrique de la métaposition ; ceci pourrait différencier les transformations "poétiques" des transformations "stylistiques" qui apparaissent dans la prose des langues à ordre "libre".

Néanmoins, quelle serait la dérivation de (5), avec SCRAMBLING ? (Bien entendu, l'absence de grammaire générative du latin fait du modèle ci-dessous un modèle analogique et spéculatif, mais je suivrai en cela EMONDS (1973)).

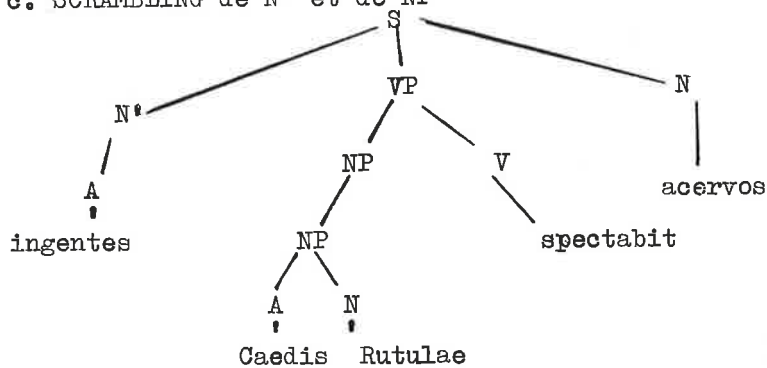
(6.a) Structure Profonde



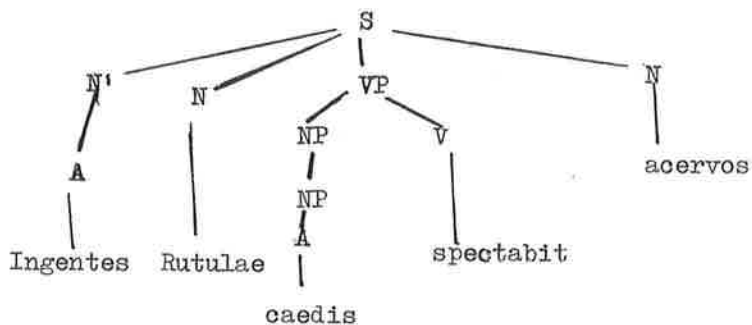
b. SCRAMBLING de N et V



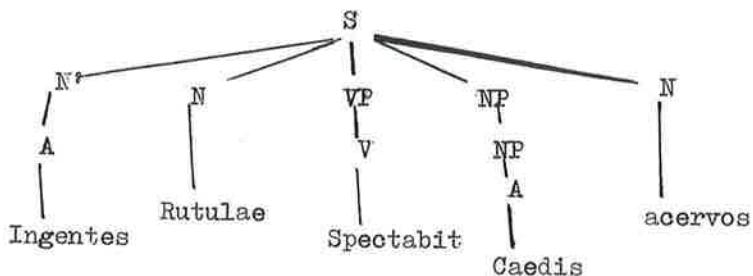
c. SCRAMBLING de N' et de NP



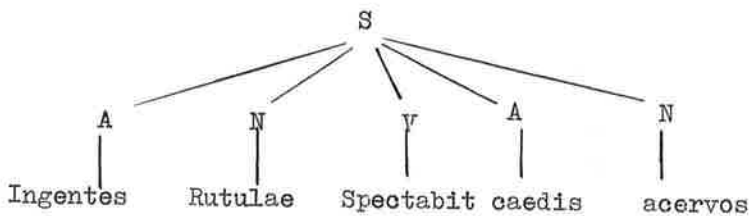
d. SCRAMBLING de N et de A



e. SCRAMBLING de NP et de V.



f. PRUNING généralisé



On peut le voir, on aurait au départ une construction fortement structurée : la relation entre les mots serait indiquée par la configuration structurale de l'arbre, plus la désinence des cas. L'arbre final indique que les catégories syntagmatiques ont disparu, et que les catégories lexicales sont "soeurs", toutes dominées directement par S. La seule indication donnée par la structure (6.f), par conséquent, c'est que les items lexicaux appartiennent à la même phrase ; aucun lien privilégié entre les mots n'est indiqué par la structure. Mais, les déclinaisons sont là pour indiquer les liens entre les mots ; ces marques morphologiques permettent la lecture et la remise en ordre de la phrase initiale ; ainsi, en français, le genre peut désambiguër d'une manière analogue des constructions comme des traités d'histoires brutales / des traités d'histoires brutaux, et indiquer la relation structurale correcte.

Une étude beaucoup plus poussée des vers d'Horace ou de Virgile montrerait si la contrainte universelle proposée par Chomsky (1965, p. 127), est vérifiée ou non : l'inversion de constituants due à des règles stylistiques serait tolérée jusqu'à l'ambiguïté⁶, c'est-à-dire tolérée si elle n'engendre pas de structures engendrables par les règles grammaticales. (On n'aurait jamais de règle engendrant Jules voit Paul à partir de Paul voit Jules). Cette contrainte "up to ambiguity" peut signifier aussi que la remise en ordre doit être immédiate, et non ambiguë : l'opération stylistique serait interdite si la structure résultante devait correspondre à plusieurs structures "input" possibles.

Que remarquons-nous dans le cas de (4) ?

Hors de tout contexte, l'exemple est difficilement interprétable et, en deuxième examen, plusieurs fois ambigu. Or peut reconstituer par exemple :

(7) a... est célestement voulant Dieu de Pallas départie du
chef ingénieur

b... est célestement, Dieu (le) voulant, départie du
chef ingénieur de Pallas.

etc...

On aurait déjà dans l'incise une ambiguïté inacceptable en français voulant Dieu / Dieu voulant, la relation sujet/verbe ou verbe/objet étant donnée par l'ordre des mots. Mais considérons les syntagmes prépositionnels, indépendamment de l'adverbe ou de l'incise. Le contexte, c'est-à-dire le poème, indique que c'est (7.b) qui est en principe la bonne interprétation :

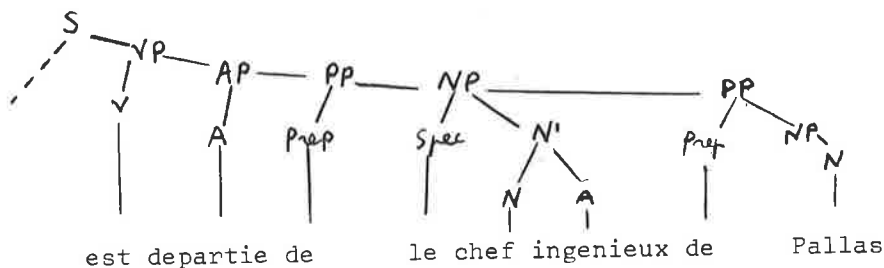
(7.c) Comme Pallas est du cerveau sortie
De Jupiter, recteur des autres dieux

.....

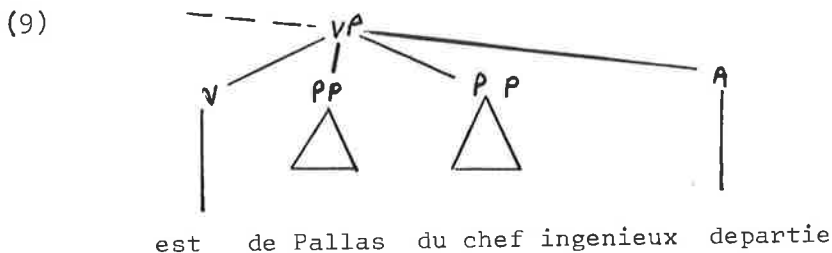
Ainsi ma-Dame hautement assortie
Des dons de grace, en ces terrestres lieux
Est de Pallas du chef ingénieur
Celestement, voulant Dieu, départie...

Ceci signifie, en français moderne, que la Dame des pensées de Philibert B. est née de la tête de Pallas, comme Pallas est née du cerveau de Jupiter.

La structure profonde de (4) est donc :



alors que la "structure superficielle" de (4) est :



On voit que dans ce cas, comme dans (6.f), des éléments sont soeurs sous le symbole dominant V P. Rien ne permet de dire si de Pallas, du chef ingénieur, et départie entretiennent des relations privilégiées ou non. Et en français, aucune marque de cas ne permet de distinguer le complément du nom du complément de participe passé. Le latin en revanche aurait employé un génitif et un ablatif précédant le participe.

Par conséquent, le principe jusqu'à l'ambiguïté de Chomsky vaut non seulement dans les cas où le résultat de l'opération serait une structure engendrée par les règles grammaticales, mais également quand la remise en ordre aboutirait à plusieurs structures sous-jacentes.

Ces constructions caractérisent la poésie du 16^e siècle.

D'après Foulet (1919), l'ancien français présente quatre constructions fondamentales :

- 1) Sujet-verbe-complément (comme en français moderne)
- 2) Complément-verbe-sujet (très fréquent ; Foulet suppose :
 - a) une antéposition du complément entraînant
 - b) l'inversion du sujet ; le complément mis en tête est en relief.
- 3) Sujet-(complément/objet)-verbe : dans les propositions enchâssées, principalement les relatives. Dans les indépendantes, en poésie.⁸
- 4) X verbe-sujet-complément : inversion provoquée par une conjonction, un adverbe, etc., mais plaçant le sujet juste après le verbe.

Voici des exemples extraits du Lancelot en prose :

- (13) ... qui honors m'avez données... (2)
Par celle chauciée s'en va li rois (3)
 ... seroient totes mes dolors asoagiées... (4)

Il existe dans la prose de l'ancien français d'autres constructions qui ne rentrent pas dans la classification de Foulet. Par exemple, j'ai trouvé des adjectifs avant les verbes, des infinitifs avant les verbes, ou des compléments avant des participes :

- (14) ... de sauf aller et de sauf venir
 Banins voit que tenir ne se porroit
 ... se ge ne sui par mon seignor le roi Artu secourruz

Ces constructions se retrouvent jusqu'au début du 17^e siècle dans la poésie ; Malherbe, malgré sa volonté logicienne, mettait souvent l'objet avant le verbe :

(15) Leur camp, qui la Durance avait presque tarie

O.D.

De bataillons épais...

(Stances à Du Périer)

(16) Ont aux vaines fureurs leurs armes arrachées

O.I.

O.D.

Même Corneille, en 1636, dans Le Cid écrit :

(17) ... La première épée

Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée

O.D.

(Dans les exemples (15) et (16) la règle dite de Marot s'est appliquée, accordant le participe avec l'objet direct antéposé).

On trouvait aussi au 16^e siècle l'infinitif antéposé :

(18) Prendre cuydois, dit-il, mais je suis pris (Scève)

Au 17^e siècle, ces constructions sont des archaïsmes.

Il existe une dernière catégorie de constructions que Foulet considère comme caractéristique du déasyllabe - de l'épique - en ancien français. Il s'agit de la dislocation que j'appelle ici métaposition. (J'ai choisi le néologisme métaposition, car les mots transposition, inversion, antéposition sont utilisés dans la littérature avec des sens différents.).

(19) De Sarraguce ci vos aport les clefs

De son osberc li desrumpt la ventaille (Roland).

(Remarquons que ces constructions renforcent les hémistiches).

Pour Bernard Cerquiglini (communication personnelle), ces constructions semblent être propres à la chanson de geste, où le vers est césuré. Cerquiglini m'a fait remarquer également que dans le Perceval de Chrétien de Troyes (ed. Roach), on trouvait des extractions "poétiques" qu'on ne rencontre pas plus tard (20.a), ainsi que des constructions prosaïques, bannies ensuite par les grammairiens de la langue écrite, comme la "double complémentation" (20.b) :

(20)a. 454. En litiere apoter s'i fist
Qu'aillors ne sot ou il fuïst ____

402. Non ai, voir, mere, non ai, non,
Chevalier dient qu'il ont non

b. 3404 Mais ains qu'il par fust jus del pont
Les piez de son cheval amont
Senti qu'il leverent en haut

Il faudra attendre des études ultérieures pour savoir si cette répartition des constructions est juste. En tous cas, le seul type d'inversion qui ait subsisté jusqu'au 20e siècle, c'est la méta-position :

(21) Tu n'as de l'existence eu que la moitié sûre
(Aragon, Le Crève-Coeur)

Les autres inversions, en particulier celle de l'objet direct et de l'infinitif, ont disparu de la poésie vers 1640. Ni Molière, ni Racine, ni Boileau ne les utilisent.⁹ Dans la poésie classique et romantique, les seules inversions poétiques seront par conséquent des

métapositions de syntagmes prépositionnels. J'ai montré (dans le texte précédent) que ce n'était pas par hasard si, parmi tous les procédés syntaxiques possibles, c'est l'inversion du PP qui a été retenue dans le vers classique : elle renforce la structure métrique ((comp)(X)) que constitue le mètre.

Il est temps maintenant de formaliser la règle de mouvement qui déplace ces syntagmes prépositionnels puisque c'est cela qui distingue la poésie de la prose. L'observation des faits montre que ne sont en cause pour la factorisation de la transformation que des catégories syntaxiques majeures comme S, VP, NP, AP, PP. (Les items lexicaux ne sont pas évoqués, ni les auxiliaires). On observe, à première vue, plusieurs classes de métapositions :

- des métapositions immédiates
- des métapositions médiates
- des métapositions éloignées

Mais, comme nous allons le voir, ces classes ne sont différentes qu'en structure superficielle, et seront des réalisations de la même règle. Voici des exemples de ces différentes réalisations :

METAPPOSITIONS IMMEDIATES.

Dans le VP

- (22) Si je te puis sans robe adorer dans ton temple____
(Jodelle)
- (23) Mais depuis que votre oeil sur moi s'est apaisé...____
(Sponde)
- (24) Auprès de ton séjour ne puisse te prouver____
(Sponde)

- (25) Vos Parthes dans la gloire ont trop longtemps vécu ____
(Corneille)
- (26) Si le principe à Palmis veut rendre sa tendresse ____
(Corneille)

Dans le NP

- (27) Et d'un mot échappé la douceur hasardée ____
(Corneille)
- (28) Je vis de ces états l'orgueilleuse puissance ____
(Corneille)
- (29) Des absentes amours la chaste souvenance (Sponde)
- (30) Et de nos vives voix la vertu plus naïve ____
(Sponde)
- (31) Le plaisir volontiers est de l'amour l'amorce ____
(Sponde)

Dans le AP

- (32) Je suis cet Actéon de ses chiens déchiré ____
(Sponde)
- (33) Que mes lauriers ne soient de leurs lauriers
honteux ____ (Sponde)
- (34) Sent une âme de trouble et d'ennuis prévenue ____
(Corneille)

Dans le PP (cf. plus bas, remarques)

- (35) Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis ____
(Molière)
- (36) La chose vient par lui de m'être proposée ____
(Molière)

METAPOSITIONS MEDIATES (attachement à un noeud immédiatement supérieur).

(NP(AP))

- (37) Des périls de l'amour (le péril (le plus grave__))
(Sponde)
- (38) Et par l'objet présent (les sentiments (émus__))
(Corneille)
- (39) Et que par tant d'horreurs (son peuple (épouvanté__))
(Corneille)

(VP(NP)).

- (40) Tu sais que de mon père (il brigua (le secours__))¹⁰
(Corneille)
- (41) Qui des jours de la vie (esteignent le flambeau__)
(Sponde)
- (42) Une de son troupeau trotte à cheval (trahir
(ceux __ qui sous son secret avaient pensé fuir))
(D'Aubigné)

(VP(PP))

- (43) Mon sceptre ; de Crassus (il vient (de me défaire__))
(Corneille)

(VP(AF))

- (44) Si du mal qu'on lui fait (il m'estime (complice__))
(Corneille)

* METAPOSITIONS ELOIGNEES (cf. plus loin, remarques)

- (45) De ceux dont par la mort la vie fut ravie __
(Sponde)
- (46) Mais las ! dans son oubli tout le monde s'endort __
(Sponde)
- (47) Faisons que sur le temps la constance domine __
(Sponde)

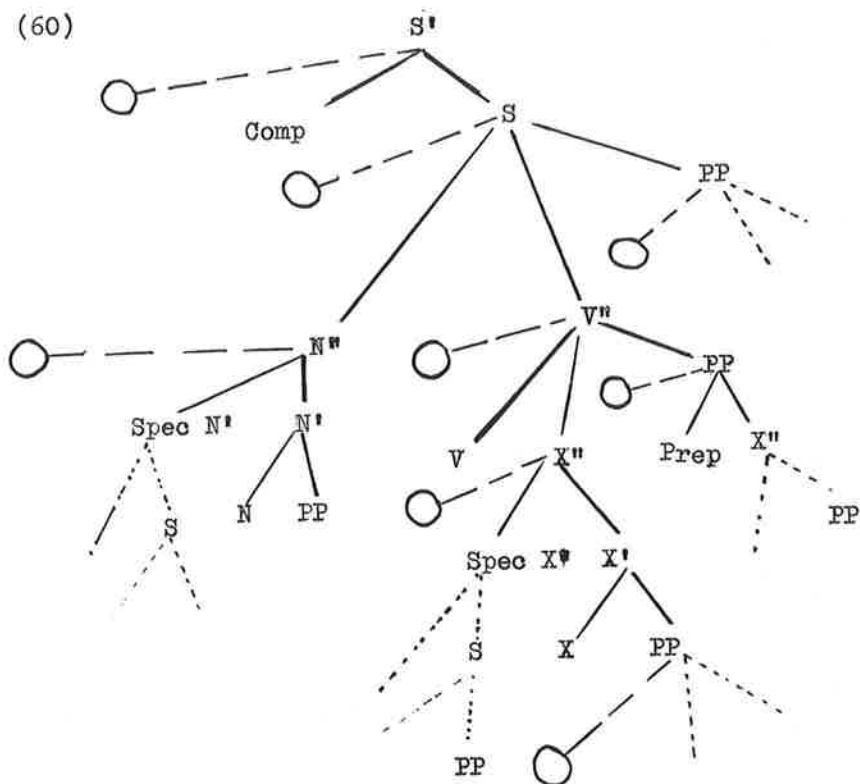
* début de phrase

- (48) Et sur notre Arménie Orode eu le dessus __
(Corneille)
- (49) Des vertus d'un rival en vain l'âme est frappée __
(Corneille)
- (50) Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir __
(Corneille)
- (51) Et si de l'accepter ce grand coeur vous dispense __
(Corneille)

Hors des phrases

- (52) Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages
(Si les lois du devoir sont de (trop faibles gages__))
(Corneille)
- (53) Dans vos prétentions (la part (qu'elle aime à prendre__))
(Corneille)
- (54) Prince ? De mon bonheur (ce(qui doit décider__))
(Corneille)
- (55) Seigneur, sachez pour vous (quels sont (mes senti-
ments__)) (Corneille)
- (56) Dans l'orient désert (quel devint mon ennui__)
(Racine)
- (57) Ainsi de ce grand ciel, où l'amour m'a guidé,
De ce grand/ d'^{ciel}amour où mon oeil est bandé
(Si je relasche un peu (la pointe aiguë au reste...))
(Sponde)
- (58) Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient (ceux (qui font beaucoup
de bruit,__)) (Molière)
- (59) Ne sais-tu pas pour lui (jusqu'où va mon ardeur__?)
(Molière)

Voici un arbre qui résume les principales possibilités d'une part d'emplacements où les PP peuvent être accrochés et d'autre part de lieux d'où ils peuvent être extraits. Bien entendu, je ne peux pas les représenter tous à cause de l'infinité de structures rendues possibles par la récursivité des enchaînements. Ceci n'est donné que de manière illustrative.¹¹



Voici la règle de METAPOSITION :

W	X	(Z)	PP	U	
1	2	3	4	5	==> Facultatif
1	4+2	3	∅	5	

où : X = S', S, V", N", A", PP

Cette règle rend nécessaire un certain nombre de remarques.

Tout d'abord, c'est une règle transformationnelle, mais dont l'application n'apparaît qu'en poésie. Nous devons nous interroger sur deux points, qui rejoignent les propos de Milner (1974) : dans quelle mesure cette règle est-elle spécifique dans sa forme, et dans quelle mesure est-elle non autonome par rapport aux autres règles transformationnelles de la langue ? Ensuite, comment diffère-t-elle de SCRAMBLING ?

Nous avons déjà vu que contrairement à certaines transformations stylistiques qui se produisent en prose, par exemple dans "sur le mur étaient inscrits des graphitis" (par contraste avec, par exemple, "sur le sol étaient inscrits des dessins"), où la thématization en anglais him I like, les métapositions n'introduisaient pas de changement de sens en ce qui concerne les "focus" et les présuppositions. Nous avons vu également que les métapositions étaient soumises à la contrainte de Chomsky "up to ambiguity" (cf. Banfield (1973)).

Mais nous pouvons voir, avant de nous tourner vers les autres différences, que la métaposition ressemble beaucoup aux transformations grammaticales par sa formulation. En effet, elle a pour effet de transformer un indicateur syntagmatique en un autre indicateur syntagmatique (ce qui est le minimum requis) et elle fait

référence à des constituants, c'est-à-dire à des séquences qui sont dominées exhaustivement par un symbole catégoriel. Le mot exhaustivement est fondamental dans cette définition. En effet, il n'existe pas, en général, de transformation qui prenne seulement la tête (par exemple) d'un syntagme, et qui laisse les compléments : je préfère la préface de ce livre / je la préfère de ce livre. Les métapositions, en se référant à des constituants, se conforment à cette règle générale. On n'a jamais d'extraction laissant "derrière" un complément originellement dominé par le constituant déplacé : * de me défaire il vient de Crassus (cf. ex. (43)).

Mais bien entendu ce sont choses que nous trouvons chez notre ineffable Philibert, comme on a déjà pu le remarquer dans l'exemple (7.c), que je reprends ici¹² :

(61) Comme Pallas est du cerveau sortie
De Jupiter, recteur des autres dieux
 (: est sortie du cerveau de Jupiter)
 et : L'ouvrage saint admirons de Nature

(En revanche, SCRAMBLING qui peut permuter les constituants vers la droite, peut engendrer (61) après avoir permuté le V et le PP total).

Les métapositions ressemblent encore aux transformations grammaticales en ce qu'elles attachent un constituant à un noeud catégoriel, et placent le PP à l'extérieur de la séquence dominée par ce symbole. En effet, si on regarde la syntaxe des incisives, on remarque que l'incise n'apparaît jamais à l'intérieur d'un constituant entre les spécificateurs et la tête :

- * le à mon avis garçon,
- * très je crois beau, etc.

On n'a pas non plus :

- * J'ai en parlé, de ce livre.

De même, les PP déplacés par la métaposition ne se trouvent jamais dans ces positions :

- * je vis l'orgueilleuse de ces Etats puissance
(cf. Ex. (28))
- * le péril le plus des périls de l'amour grave
(cf. Ex. (37)); etc.

Inévitablement, Philibert a essayé cela :

(62) Entre une grand'de dames légion

Le seul cas que j'aie trouvé ailleurs confirme cette impossibilité, car il s'y trouve un effet rhétorique d'hypallage, où un adjectif est pris comme adverbe. (à moins de l'interpréter comme une apposition, auquel cas, cela ne poserait plus de problème) :

(63) L'Amour dans ses vergers aveugle le conduit

(Sponde)

Il est certain que l'on pourra trouver d'autres exemples semblables à (63), mais je gagerai qu'ils seront toujours accompagnés d'un effet stylistique semblable à ce que j'ai appelé d'ailleurs mutation.¹³

Enfin, le déplacement se produit vers la gauche et non vers la droite. On n'a jamais :

- * les mystères terribles d'ornements égayés ne sont point
susceptibles de la foi d'un chrétien

ni : * les mystères terribles ne sont point susceptibles
(d'ornements égayés) de la foi d'un chrétien."

[sauf, bien entendu, chez Philibert :

(64) Que le vainqueur m'infligea des hauts lieux

(65) Autant, qu'en toy l'oeuvre est grand de Nature]

Pourquoi les métapositions ne peuvent-elles se produire que vers la gauche ?

C'est parce qu'une règle d'interprétation anaphorique est nécessaire pour l'interprétation des phrases où s'est produite une métaposition. Comme je l'ai montré dans le texte précédent, le PP déplacé laisse des traces à l'endroit où il a été engendré en structure profonde. Ces traces sont nécessaires pour expliquer l'effet de renforcement phono-syntaxique du mètre par la métaposition. Mais ces traces ont un autre rôle, qui vient d'être défini dans la théorie générative : ce sont des variables liées, elles peuvent recevoir une interprétation anaphorique - mais à condition de se trouver dans des configurations structurales adéquates. En particulier, les contraintes générales disent que l'antécédent doit précéder et/ou commander l'élément anaphorique (ou : être plus haut dans l'arbre, c'est-à-dire plus près du noeud S, que l'élément anaphorique).

Ainsi, en anglais, l'élément anaphorique each other ne peut pas "contrôler" the men dans :

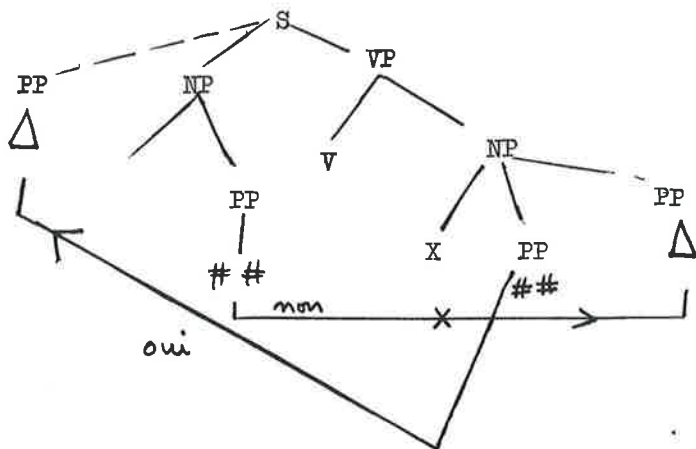
* each other saw the man,

parce qu'il est dans une structure où l'anaphore est impossible (cf. Chomsky, 1975).

Les métapositions que nous avons étudiées (cf. ex. (22) - 59)) ont toutes pour effet de placer l'antécédent des traces avant et/ou plus haut dans l'arbre que la

trace elle-même. La relation anaphorique peut donc avoir lieu. Si les métapositions s'effectuaient vers la droite, l'antécédent des traces serait après et/ou plus bas dans l'arbre, empêchant ainsi la relation anaphorique. Résumons ceci dans un arbre :

(66)



C'est pour cela que le vers (64) de Philibert Bugnyon n'est pas "acceptable". Hors contexte, on l'interprète ainsi (approximativement) : que le vainqueur m'infligea à partir des hauts lieux, et non : que le vainqueur des hauts lieux m'infligea.

Les transformations stylistiques ne peuvent pas se permettre de tels résultats.

En revanche, le vers de Racine :

(67) Les forêts de nos cris moins souvent retentissent
qui, a priori, aurait deux interprétations possibles :
les forêts de nos cris et retentissent de nos cris, est
tout à fait correct.

La préférence va à la seconde interprétation toutefois, pour des raisons métrico-phono-syntaxiques que j'ai exposées dans le texte précédent.

La nécessité d'une relation anaphorique entre le PP déplacé et la trace laissée est évidente si l'on veut expliquer pourquoi, dans les exemples (52) ou (59) d'autres interprétations, comme : si les lois du devoir de mes hommages sont de trop faibles gages (ou même : si les lois de mes hommages sont de trop faibles gages du devoir !) et ne sais-tu pas jusqu'où, pour lui (= à son avis), va mon ardeur ?, respectivement, sont totalement exclues.

En conclusion, la METAPOSITION est une transformation upgrading, et elle est en cela tout à fait régulière (cf. Chomsky, 1975).

Mais les exemples (35) -(36) d'une part et les exemples (52)-(59) de l'autre, posent quelques problèmes à la théorie, du moins à première vue.

En effet, (35) et (36) violent la contrainte du français selon laquelle un syntagme prépositionnel ne peut pas être extrait d'un syntagme prépositionnel. (cf. Kayne (1969)). Cette contrainte se manifeste par exemple dans l'impossibilité d'une application de Placement de clitique dans (68), contrairement à (69) :

(68) je parlerai de l'auteur de ce livre
* j'en parlerai de l'auteur

(69) je verrai l'auteur de ce livre
j'en verrai l'auteur.

saïque. Mais ce n'est pas le cas. Dans le texte précédent, j'ai montré que les métapositions étaient non seulement limitées au discours poétique obéissant à un mètre pour lequel le nombre de syllabes est fondamental (plus exactement le nombre de voyelles métriques), mais encore limitées à des endroits bien précis du mètre : il faut que ces métapositions renforcent soit la cohésion entre les deux hémistiches (ce que j'ai appelé le rapport de dépendance), soit la position métrique qui est à la fin des hémistiches (les positions 6 et 12 pour l'alexandrin), grâce à un renforcement tonique de la voyelle ; c'est un renforcement phono-syntaxique du mètre. Toute métaposition imaginable qui n'aurait pas cette fonction de renforcement est exclue du vers classique (du 16^e s. au 19^e s). Pour les exemples, voir le texte précédent.

Comme on pouvait s'y attendre, il existe un contre-exemple à ceci chez Philibert¹⁴ :

(71) De Scève en imitant les traits en sa Délie
Mais je n'ai pas trouvé d'exemples correspondants aux mauvais vers inventés suivants :

- (72) * Par l'art imité Dieu/restera un mystère
* Mes pleurs ont dominé/ de Dieu la loi souvent

On peut conclure de cela que la "liberté" poétique est bien relative dans le cas des métapositions, et que les règles universelles du langage ne peuvent pas être violées impunément, sans être remplacées par des contraintes aussi impératives que celles de la métrique. De plus, comme nous l'avons vu plus haut, l'interprétation anaphorique permet la reconstitution de la structure profonde.

Cela signifie également que l'on peut s'attendre, dans l'étude des transformations poétiques, à ce que ces dernières soient soumises à d'autres lois que les transformations grammaticales ordinaires. Ainsi, il existe encore quelques aspects de ces constructions qui les différencient des transformations grammaticales et les rangent dans les transformations stylistiques déjà connues (cf. Banfield (1973)). Par exemple, elles ne sont pas conservatrices de structure (puisque des structures comme (52) ne sont pas engendrables dans la base) et néanmoins elles ne sont pas radicales (root), puisqu'on en trouve en quantité dans des phrases enchâssées. Mais cela ne nous étonne pas et confirme la nécessité de définir une classe de transformations "poétiques" distincte des transformations grammaticales.

De plus, elles sont facultatives. Contrairement à l'inversion "stylistique" du NP sujet qui a besoin d'une gâchette (trigger) (cf. Quand part Jean ? * Part Jean ?), (cf. Kayne (1973)), aucune gâchette n'est nécessaire pour déclencher les métapositions.

Maintenant, quelles sont les différences principales entre SCRAMBLING (que notre Philibert semble avoir voulu appliquer au français) et la règle de métaposition?

- La direction . Rien dans la formalisation de SCRAMBLING n'indique dans quel sens la permutation des éléments doit s'effectuer (cf. note (3)), et même nous avons vu à propos de l'exemple (5) et de sa dérivation (6), que SCRAMBLING devait pouvoir s'effectuer aussi bien à droite qu'à gauche. Or les métapositions doivent s'effectuer vers la gauche pour que les structures soient correctes.

- Le type d'attachement. SCRAMBLING déstructure à la manière des transformations radicales et attache les éléments principalement au noeud S ou au noeud supérieur. Les métapositions attachent le PP comme "soeur" de la tête du syntagme auquel il est lié par la règle de métaposition. C'est pour cela que le signe "+" est utilisé dans la règle.

Sans aucun doute les deux règles sont soumises à la contrainte de Chomsky "up to ambiguity"; mais l'application de la métaposition est limitée à une seule itération à l'intérieur du même constituant ou phrase dans la mesure où le français ne possède pas de déclinaisons permettant la remise en ordre des éléments.

Ainsi on peut avoir :

(73) De la foi d'un chrétien les mystères terribles ___
D'ornements égayés ne sont point susceptibles ___
 (Boileau)

Mais on ne pourrait pas avoir (indépendamment du décompte des syllabes) :

(74)*De la foi d'un chrétien d'ornements égayés
 les mystères terribles ne sont point suscep-
 tibles
 ni : *D'ornements égayés de la foi d'un chrétien
 les mystères terribles ne sont point suscep-
 tibles

En revanche SCRAMBLING peut s'appliquer de multiples fois, comme on l'a vu dans (6). Mais je suppose qu'elle ne serait pas possible si l'on risquait de confondre un génitif avec un datif, etc...

Les seuls cas où la métaposition peut s'appliquer plus d'une fois sont ceux où deux PP compléments de verbe sont inversés, mais soeurs par rapport à ce verbe : les relations structurales résultantes sont les mêmes (ordre des éléments excepté) que dans la structure de base. Mais cela nous paraît parfaitement logique :

- (75) Ce corps qui dans la vie en ses grandeurs se
plonge (Sponde)(cf.(2))
- (76) N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défère ?
(Corneille)

Il n'y a pas là de "déstructuration".

--Enfin, SCRAMBLING peut en principe s'appliquer à toutes les catégories majeures, c'est-à-dire lexicales et syntagmatiques, tandis que la METAPOSITION ne s'applique qu'au syntagme prépositionnel.

Toutes ces différences montrent qu'il est nécessaire d'ajouter à la théorie une règle telle que METAPOSITION, puisque les règles grammaticales et stylistiques connues ne peuvent rendre compte des faits contenus dans l'alexandrin français. Ceci peut être considéré comme la conclusion linguistique de cet article.

Pour l'histoire littéraire, l'analyse que je viens de présenter explique pourquoi des tentatives poétiques semblables à celles de Philibert Bugnyon étaient vouées à l'échec, comme celles de Baïf et Jodelle. Les formes linguistiques engendrées par une règle empruntée au latin étaient trop "contraires à l'esprit de la langue", comme on disait autrefois, pour être reproductibles et mémori-

sables, même par des érudits parlant latin couramment. Pierre de Ronsard, en interdisant de tels jeux, prit en effet la défense de la langue française. En disant cela, je n'émet pas de jugement de valeur "esthétique", je ne dis pas qu'un vers "scramblé" est moins beau qu'un vers "métaposé". Simplement, j'explique ce que l'on a pu constater : Philibert B. est un poète totalement inconnu et son oeuvre tient en une centaine de pages. Je n'ai pas besoin de préciser ce qui le distingue de Ronsard sur ce plan.

Ce genre de conflit diffère assez profondément des privilèges accordés par les écoles poétiques à certaines formes possibles à l'intérieur de la langue et de la poétique de cette langue, de préférence d'autres formes également possibles. Là interviennent également le prestige de certains poètes, leur position sociale, ou leur terrorisme (par exemple : Malherbe, Boileau, etc., mais aussi Ronsard contre Jodelle (communication personnelle de Jacques Roubaud)). Dans ces cas-là, beaucoup d'autres paramètres interviennent pour déterminer les formes poétiques. Ici, j'ai voulu démontrer que la langue était la plus grande cause de l'échec de Philibert Bugnyon. Cf. toutefois Roubaud (1970) : "Pour toute définition proposée de la littérature, il existe un contre-exemple".

Des analyses comme celles que je viens de proposer devraient, je l'espère, éclairer les linguistes qui préfèrent l'"analyse du discours", d'après corpus, à l'étude de la compétence définie par Chomsky. Récemment J. Tamine a critiqué un article de Jean-Claude Milner, au Colloque

de Linguistique de Paris "Méthodes en Syntaxe". Elle opposait comme contre-exemple à l'analyse linguistique de Milner (fondée sur la compétence) des constructions prises dans la poésie française, parce qu'"existant réellement". Milner a fort bien répondu, entre autres choses, que ce nivellement des données était injustifiable. La poésie est le lieu par excellence où le sujet parlant joue de son rapport à la langue et à la tradition des formes métriques. On ne saurait mettre sur le même plan les deux ordres de données.

Une position telle que celle soutenue par J. Tamine, malheureusement encore trop répandue, conduirait à dire par exemple que l'alexandrin français fournit des contre-exemples aux contraintes universelles de Chomsky. On a vu quel était en fait le système de contraintes en question ; ce système ne pouvait être mis à jour que si l'on s'appuie sur le concept de compétence et sur la poétique générative inaugurée par Halle-Keyser ; ne pas voir cela, c'est à coup sûr manquer le but que l'on se donne en faisant de la "linguistique du discours", c'est-à-dire manquer les lois de la langue et les lois des discours, dans leurs relations spécifiques à la langue.

Enfin, avec la position "distributionnaliste" défendue par J. Tamine, on parviendrait à une conclusion plutôt paradoxale dans le contexte de cet article. Si Philibert avait écrit 100.000 vers en utilisant SCRAMBLING dans chaque vers, ne devrait-on pas dire que cette règle appartient au français ?

APPENDICE

Bien d'autres questions peuvent être encore posées au sujet de la syntaxe de l'alexandrin, en dehors des problèmes M-P-S que j'ai traités dans le texte précédent et dans cet article. En particulier :

- Je n'ai pas parlé de l'inversion de l'adjectif simple et du nom, ce qui se produit en général à la fin de l'hémistiche ; le nom ne peut pas être séparé de l'adjectif épithète.

Ex. : (a) Quand, épuisant ses flancs de redoublés sanglots (d'Aubigné)

- Il existe des "contre-inversions" ou des inversions qui ne présentent pas les caractéristiques requises en prose pour l'inversion. Par exemple, dans :

(b) J'ai vu fondre la neige et ses torrents tarir
(Sponde)

il y a un effet de contre-inversion du sujet, et dans :

(c) ... Signe, pour arracher à son frère la vie
(D'Aubigné)

On a opéré HEAVY-NP-SCHIFT (inversion de NP lourd) qui apparaît dans Pierre dit à Paul que Marie est partie la semaine dernière pour éviter :

?? Pierre dit que Marie est partie la semaine dernière à Paul

Or, dans cet exemple, l'objet direct est plus "léger" que l'objet indirect.

- Il faudrait certainement limiter la règle de métaposition en fonction des éléments **lexicaux** qui peuvent apparaître, ou des expressions idiomatiques qui peuvent présenter une structure "input" a priori possible. Par exemple, existe-t-il des vers comme :

"la femme à regarder aurait été facile__"

(où l'adjectif diffère des traditionnels A de VP/NP, à cause de la coréférence du sujet de l'infinitif) ?

De même, l'ambiguïté de la crainte des ennemis subsiste-t-elle dans :

"pourtant des ennemis j'avais décrit la crainte__".

Personnellement, j'interprète la construction métaposée dans un seul sens : ce sont les ennemis qui craignent.

Il est certain que la métaposition ne disloquera pas des expressions comme moulin à café, etc...

- On peut se demander si l'ambiguïté d'un vers comme :

(d) Et ce bras du royaume est le plus ferme appui n'est pas interdite par l'emploi des déterminants ce et le: ce n'exige pas de complément de prépositionnel, tandis que le l'implique presque. La plupart des constructions de ce genre contiennent des articles définis. Les restrictions de sous-catégorisation joueraient donc un rôle important dans l'interprétation des structures métaposées.

- Il faudrait étudier les relations de métapositions et des possessifs. En effet, j'ai trouvé quelques formes contenant des possessifs pour lesquelles la structure "remise en ordre" est impossible.

(e) Vous qui voyant des morts leur mort entresuyvie
(Sponde)

Une théorie de la coréférence devra tenir compte de faits de ce genre.

- Enfin, il faudrait formaliser le déplacement des adverbes, qui dans l'alexandrin, peut s'effectuer vers la gauche ou vers la droite (dans ce dernier cas ce serait une règle "downgrading" normale) :

(f) On voit ___ de meilleur oeil toujours ce que l'on
aime (Sponde)

(g) Que ton amour jamais y perde ___son essence.
(Sponde)

Mitsou RONAT

Décembre 1974.

NOTES

- (1) Cf. VALÉRY : "L'inversion est d'ailleurs le seul lambeau qui nous reste des libertés impériales de Virgile : "Des cocotiers absents les fantômes épars...".

Oeuvres Complètes, Coll. La Fléiade, Gallimard, 1957,
p. 1623.

- (2) FONTANIER (1827), au chapitre Inversion (ou Hyperbate) de son traité (cf. l'édition moderne, Les Figures du Discours, Flammarion, 1968, p. 284), s'efforce de trouver des valeurs expressives aux inversions (que j'appelle métapositions) :

"L'inversion est si naturelle aux langues transpositives, telles que le latin et le grec, que l'on peut à peine l'y regarder comme une figure. Mais elle est si peu ordinaire aux langues analogues (et laquelle l'est plus que la nôtre), qu'il faut nécessairement qu'elle soit ou une figure ou un défaut, dans tous les cas où elle n'est pas expressément consacrée par l'usage".

Citation que je commente ainsi : Fontanier est embarrassé par cette figure de style, qui échappe à première vue à la rhétorique : il cherche quel est le "sens figuré" qui accompagne la construction, puisque dans sa théorie, tout ce qui s'écarte de l'usage commun (ou littéral) doit porter une signification supplémentaire.

Ainsi, de la manière la plus arbitraire, il justifie la métaposition contenue dans le vers de Boileau :

(1)(Dois-je...)

D'une robe à longs plis balayer le barreau ?

de la manière suivante :

"L'Inversion est-elle vicieuse, est-elle contraire au génie ou à l'usage de notre langue ? Non, et il s'en faut bien : c'est le goût même qui l'a inspirée, et elle ne saurait être plus élégante, plus poétique. Comme on aime à voir tout à coup devant soi cette robe déployée et traînante ! Comme elle semble s'allonger encore et s'étendre, à mesure que le vers avance, grave et presque traînant comme elle ! Voilà ce qui s'appelle une peinture, une image. Employer la construction simple, tout le charme aura disparu, et un très beau vers sera devenu pire que de la prose" Ce commentaire semble aujourd'hui plutôt comique.

3) Je rappelle ici la formalisation proposée par Ross.

$$\begin{array}{ccccccc}
 X & - & \left\{ \begin{array}{c} \text{NP} \\ \text{VP} \\ \text{N} \\ \text{V} \\ \text{Adj} \\ \text{Adv} \end{array} \right\} & - & \left\{ \begin{array}{c} \text{NP} \\ \text{VP} \\ \text{N} \\ \text{V} \\ \text{Adj} \\ \text{Adv} \end{array} \right\} & - & Y \\
 1 & & 2 & & 3 & & 4 \\
 1 & & 3 & & 2 & & 4 \implies \text{Facultatif}
 \end{array}$$

Condition : Les deux constituants doivent appartenir à la même phrase simple.

Ross ne précise pas davantage la formalisation de cette règle. Formulée ainsi, elle ne donne que des indications de surface, elle dit que des constituants syntagmatiques ou lexicaux sont permutés, ils se trouvent dans un ordre inverse en structure superficielle.

On suppose donc que la règle résume deux opérations : un déplacement vers la gauche du constituant 3 ou un déplacement vers la droite du constituant 2. Il ne dit rien non plus sur la description structurale de sa transformation.

Où est attaché le noeud déplacé ? Je proposerai ici que l'élément déplacé soit attaché au noeud le plus haut dans la configuration , c'est-à-dire en général le noeud S ; mais les noeuds NP, VP et AP seront éligibles si l'élément déplacé ne sort pas de la domination de ces noeuds. (Cf. en illustration, les dérivations (6) et (8)-(9) ci-dessous). Pourquoi ? Parce que le latin permettait des inversions qui violent la contrainte sur les structures coordonnées de Ross :

"Dans une structure coordonnée, aucun des membres de la coordination ne peut être déplacé, et aucun des éléments contenus dans les membres de la coordination ne peut être extrait de ce membre."

Ainsi en français on ne peut pas extraire un PP dans la construction :

(ii) je connais l'auteur de ce livre et de cet article
/* j'en connais l'auteur et de cet article

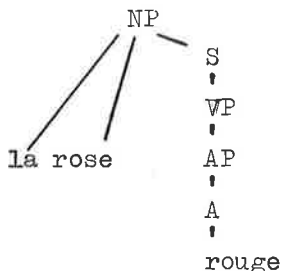
C'est pour cela que Malherbe a condamné les latinismes de certains poètes. Ainsi le vers de Garnier :

(iii) Des Parthes tu n'a plus ny de leurs arcs soucy
suscite le commentaire suivant :

"Ce vers est à la mode de la phrase des Latins, lesquels il ne faut pas suivre en la nostre. Car d'en user ainsi en nostre langue françoise, c'est mettre le propos et la raison sens dessus dessous, et faire comme celui qui pour sauter au delà d'un fossé bien large et profond, voudroit sauter à reculon". (Cité par Brunot, Histoire de la Langue française, Tome III, p. 671).

Banfield (1973) montre que Milton dans Paradise Lost disloque les coordinations comme en latin. Pour rendre compte du fait qu'en latin les constituants déplacés peuvent être à l'extérieur de la coordination, il faut bien que ces éléments puissent s'attacher à un noeud supérieur. Cf. note 11 pour la règle française.

Dernier point : Ross est concerné par SCRAMBLING parce que les faits en question lui donnaient un argument supplémentaire en faveur de sa convention PRUNING, dont l'effet est d'"élaguer" les noeuds S qui ne "branchent" plus, après des transformations de suppression ou de mouvement. On supprimait ainsi les structures de surface bizarres comme :



Ceci mériterait d'être étudié beaucoup plus en détail. Je dirai simplement que les arguments en faveur de PRUNING me semblent assez faibles dans les langues à ordre "fixe" ; en revanche, dans les langues à ordre "libre" PRUNING semble indispensable, généralisable à d'autres noeuds que S. Cf. la dérivation (9). Bien entendu, pour le moment, tout ceci reste spéculatif.

La condition de Ross : "dans la même phrase simple" ne me semble pas tout à fait exacte pour le latin, si l'on considère un vers comme :

(iv) Objectos cave valuit si frangere clathros
(Horace)

(cité par Quicherat, Nouvelle Prosodie Latine,
Hachette, 1922).

4) Saulnier, dans Le Prince de la Renaissance Lyonnaise, Maurice Scève, Klincksieck, 1948-49), signale que l'opposition des Lyonnais à la Pléiade correspondait également à une différence de classe sociale. Ronsard était un noble, il était poète de cour, et faisait en quelque sorte partie de l'intelligentsia internationale. Les Lyonnais étaient de grands bourgeois sédentaires, unis dans des cercles d'érudits. Bien que les deux cercles aient communiqué entre eux - l'exemple de Scève est sur ce point frappant - la méfiance réciproque des bourgeois et des nobles se manifestait dans des faits littéraire comme ceux-ci.

Au 17^e siècle, Molière prenait le parti de la noblesse lorsqu'il se moquait des "savants" parlant latin. Ce n'est pas le hasard, ainsi, qui a mis dans la bouche du Bourgeois Gentilhomme le désir de voir la lettre d'amour qu'il voulait adresser à la Marquise de ses pensées, écrite "à la mode", c'est-à-dire avec une syntaxe française à laquelle on a appliqué SCRAMBLING. Cette partie de la pièce est une des plus célèbres par son comique :

(v) (Phrase initiale) :

belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour
 =====> D'amour mourir me font, belle Marquise, vos
 beaux yeux.

Vos beaux yeux d'amour me font, Belle Marquise, mourir

Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font

Me font vos beaux yeux mourir, belle Marquise, d'amour

5) cf. à ce sujet, par exemple, Marouzeau, L'ordre des mots dans la phrase latine, T.III, Les Belles Lettres,

6) Cf. Banfield (1973)

7) Par exemple (Cf. Chomsky (1965)) :

(vi) Pierre a été effrayé par les nouvelles méthodes

est ambigu, une interprétation s'appuie sur les règles de base (par instrumental) et l'autre est liée aux transformations de passif (par agent). De même, GAPPING, qui efface le verbe menacer dans (vii), produit une structure ambiguë :

(vii) Paul menace Marie de partir et Jean de rester

la seconde partie de l'exemple signifie soit Paul menace Jean de rester, soit Jean menace Marie de rester, etc.

8) En général, on ne trouve jamais la séquence objet-sujet-verbe.

Chez Sponde, il semble qu'il existe un exemple de cette construction :

(viii) Sublime foy de qui le pied la foudre frappe

Dans la mesure où la foudre frappe... est presque une expression idiomatique, pied semble l'objet de frappe. Mais le vers "sonne" curieusement. Chez Philibert, naturellement :

(ix) Par deux regards les coeurs Cupidon lie

mais on peut remarquer que l'accord du verbe désambiguë la construction.

En général, l'objet était antéposé à condition qu'il y ait une reprise pronominale :

(x) Ces lions rugissants je les ai vus sans rage
(Sponde)

(xi) Que ce qu'un mépris chasse un coup d'oeil le rappelle

(Corneille)

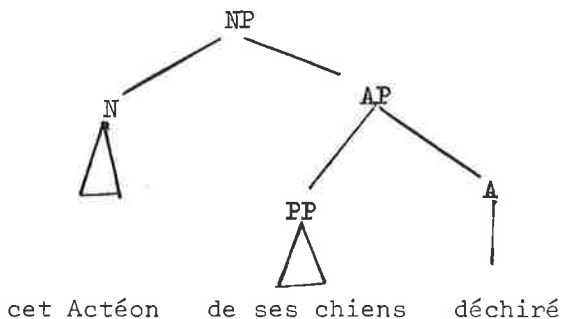
9) Je n'ai pas vérifié mes hypothèses sur l'ensemble du corpus de la poésie classique, loin de là. Je présente ici une analyse, en espérant qu'elle fournira un point de départ pour des recherches et des vérifications ultérieures; cette analyse aura eu le mérite d'être au moins testable, si elle s'avère falsifiée par la suite.

10) Je considère que les clitiques font partie du VP dès l' époque classique, et sont attachés au verbe comme l'a montré Kayne (1969). Ceci distingue le moyen français de l'ancien français, où l'on pouvait trouver :

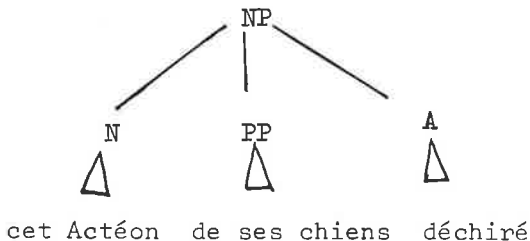
(xii) Et quand je Dé proié aurai
 (= quand j'aurai prié Dieu) (Béroul, Tristan)

11) On pourrait objecter que la métaposition n'attache pas le PP là où je l'indique dans la figure (60), c'est-à-dire comme soeur de la tête d'un syntagme, mais à un noeud supérieur, comme le ferait SCRAMBLING; pourquoi choisir (xiii) plutôt que (xiv) pour représenter par exemple (32) :

(xiii)

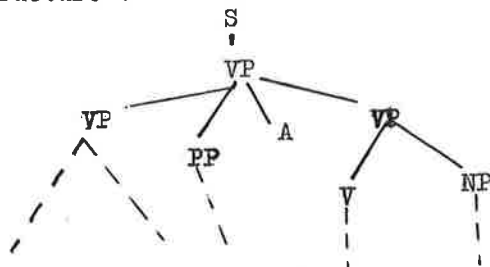


(xiv)



La métaposition, contrairement à SCRAMBLING, (cf. note 31), obéit à la contrainte de Ross sur les structures coordonnées, car on ne peut jamais extraire quoi que ce soit hors d'une coordination. Si on attachait le PP à un noeud supérieur, on s'attendrait à ce que cette contrainte soit violée ; c'est ce que fait Philibert (toujours) en appliquant SCRAMBLING :

(xv) Contre les turcs et endossez vos armes ____
qui a la structure :



(12) Philibert B. laisse également "derrière" des relatives :

(xvi) Je n'oserai puis qu'il m'est interdit
en vous ébranler que j'adore

(xvii) Mon coeur, par qui servie
Celle est toujours qui rengrege ma flamme
(sujet)

(13) Cf. "Changement de classe et syntaxe de la rhétorique", ma communication au Colloque de Cerisy, 1973, Coll. 10/18.

(14) A moins, bien entendu, que mon analyse soit inexacte, et que l'on puisse interpréter (71) comme un exemple de "rapport de dépendance".

REFERENCES

- Banfield, Ann, 1973, That Forbidden Tree : Stylistic Transformation in Paradise Lost, thèse de Ph.D .
inédite, Wisconsin.
- Chomsky, Noam, 1965, Aspects of the Theory of Syntax MIT Press
" " 1971, "Conditions on Transformations, miméo.
" " 1975, "3e Conférence de Amherst", à paraître.
- Emonds, Joseph, 1973, "Alternatives to Global Constraints",
Glossa, vol. 7 : 1.
- Foulet, Lucien, 1919, Petite Syntaxe de l'Ancien français,
Champion.
- Kiefer, Ferenc, 1970, "On the problem of Word Order",
Progress in Linguistics, Mouton.
- Kayne, Richie, 1969 : The transformational Cycle in French Syntax, à paraître, MIT Press.
- Kayne, Richie, 1973, "L'inversion du sujet, en français, dans les phrases interrogatives", Le Français Moderne, Janv.Avril.
- Milner, Jean-Claude, "Réflexions sur le fonctionnement du vers français", Cahiers de Poétique Comparée, Vol. 1:3.
- Ross, J.P., 1967, Constraints on Variables in Syntax, Ph. D. MIT, miméo.
- Roubaud, Jacques, 1970, "Quelques thèses sur la Poétique"
Change 6.